

suis pénétré de son mérite, plus je dois m'en montrer digne en me resserrant dans les bornes de la vérité. La suppression de sa pension sur le Mercure, qui lui a été annoncée par M^r. Pankouke, lui a donné le coup mortel. Je n'ai pas cru qu'un auteur qui avait consacré vingt années de travail au Mercure, pût être privé aussi légèrement d'une pension modique de 1,200 liv. J'ai regardé ce traitement comme une propriété qui ne doit périr qu'avec l'entreprise même. Je lui ai offert tout mon zèle pour forcer M^r. Pankouke à acquitter une dette aussi sacrée, et je me suis même engagé à lui continuer *l'intérim*, si M^r. Pankouke eût cessé de payer. Ce que j'ai fait au-delà ne mérite pas d'être compté, et on oublie bientôt ses bienfaits quand on a de tels amis à pleurer et à regretter.

Je suis, etc.

Cette lettre qui annonce la bienfaisance de M^r. du Vaucelles fut bientôt suivie de la note suivante, qu'il destinait pour la Chronique de Paris, et qu'il m'a permis d'insérer dans cet éloge.

NOTE POUR LA CHRONIQUE DE PARIS.

« On a inséré dans la Chronique de Paris, N^o. 335, un article que l'hommage que je dois à la vérité m'oblige de rectifier. M^r. la Dixmerie, dont nous pleurons la perte, avait toutes les qualités qui attachent et tous les talens qui intéressent; mais son insouciance sur toute idée de fortune était absolue; il avait même abandonné un patrimoine fort honnête à sa famille, et s'était réduit à une pension de 1,200 liv. M^r. Pankouke, on ne sait trop pourquoi, venait de supprimer les pensions sur le Mercure, sans le rendre

aux gens de lettres dont il était la propriété. Ce coup imprévu fut le coup de mort pour M^r. de la Dixmerie ; j'en fus informé , je me rendis chez lui ; je l'assurai que la pension serait restituée. Je m'en fis garant ; je comptais sur mes démarches et mes soins pour mon ancien ami. Le S^r. Pankouke était dans son tort ; il avait assuré les gens de lettres , en 1790 , qu'il continuerait leurs pensions sur le Mercure. D'un autre côté , j'étais persuadé que l'Assemblée nationale ne laisserait pas mourir de faim un homme dont la vie avait été laborieuse et utile. La pension dont le roi l'avait gratifié , était appuyée sur des motifs si légitimes que l'Assemblée n'eût pas manqué de les prendre en considération. Je dois infiniment à M^r. Jauffret ; je me crois bien les sentimens dont il a voulu me parer. Il a jugé à mon insu de mon cœur par le sien.

Vous savez , Messieurs , ce que , dans une circonstance à peu près semblable , Lafontaine répondit à un de ses amis qui venait lui offrir un logement dans sa maison , et tous les autres secours nécessaires à la vie ; et ces mots touchans et sublimes , *j'y allais mon ami* , n'ont pas dû sortir de votre mémoire ni de votre cœur , et sans doute n'en sortiront jamais. J'ignore si une pareille réponse est sortie de la bouche de la Dixmerie , lorsque M. du Vaucelles est venu lui offrir le premier quartier de sa pension , avec promesse de la lui faire restituer. Mais la Dixmerie était bien digne de la faire , et M. du Vaucelles , bien digne de l'entendre ».

M. Jauffret a annoncé tout le plaisir que lui a fait ce trait de bienfaisance par l'empressement qu'il a mis à le publier dans la Chronique de Paris ; ma satisfaction n'est pas moindre en le répétant. Vous laissez voir dans vos yeux celle que vous éprouvez

à l'entendre, et je crains bien, Messieurs, que M. du Vaucelles, dont je connais la délicatesse, soit le seul mécontent de tout ceci. Ce qui doit cependant satisfaire tout le monde, et sur-tout mes respectables auditeurs, c'est qu'il n'est pas un de vous, Messieurs, qui n'envie, en ce moment, le bonheur qu'a eu M. du Vaucelles d'obliger la Dixmerie, et sa conduite ne lui fait pas moins d'honneur en particulier, qu'à l'esprit général qui anime ses confrères.

Ce n'est pas à rendre heureux la Dixmerie pendant sa vie, que M. du Vaucelles a borné son zèle; il a voulu pour ainsi dire, en prolongeant sa gloire, le rendre heureux après sa mort, et dérober, à cette affreuse divinité, tout ce qui pouvait nous consoler de la perte cruelle que nous avons faite. Il a voulu enfin que le cizeau le fît revivre; et c'est lui qui, allant trouver M. Houdon, l'a conduit chez son ami qui venait d'expirer, et l'a engagé à appliquer ses mains savantes sur la figure non encore refroidie de la Dixmerie. L'empreinte de cette belle figure est restée dans les mains du moderne Phidias, et vous dire, Messieurs, voilà (*) la tête de la Dixmerie; c'est vous dire, voilà un des miracles de la sculpture; voilà un des fruits les plus heureux de l'amitié.

La Dixmerie n'aimait point la révolution française; et si c'est un tort qu'il a eu, pourquoi ne le dirai-je pas? En m'ordonnant de faire son éloge, Messieurs, c'est sur-tout la vérité que vous m'avez ordonné de dire; et l'aurais-je fait cet éloge, si la vérité ne s'y

(*) Le buste de la Dixmerie était présent lorsque M. de Cubière-Palmézeau a prononcé cet éloge. Le buste est l'ouvrage de M. Houdon, et c'est presque dire que la Dixmerie était présent lui-même.

trouvait pas? Oui, Messieurs, la Dixmerie n'aimait point la révolution française; la Dixmerie n'était point ce qu'on appelle un patriote; et cet homme qui, dans ses écrits, a montré tant d'amour pour la liberté, pour l'égalité et le bonheur des hommes, était fermement persuadé que cette révolution ne pouvait nous rendre ni égaux, ni libres, ni heureux. Expliquons-nous cependant, et ne laissons pas croire que cet écrivain philosophe pût manquer de philosophie; ce serait une tache pour sa mémoire; et chargé du dépôt de ses vertus, je n'ai garde de vouloir les diminuer; ce n'était point parce que la révolution française avait fait perdre une pension à la Dixmerie, que la Dixmerie haïssait la révolution française; il s'était clairement expliqué sur elle, long-temps avant cette perte; et ce n'était pas un peu plus ou un peu moins d'argent qui pouvait donner de l'humeur ou de la joie à la Dixmerie; mais il avait vu le sang couler au commencement de la révolution, il le voyait couler encore, et son extrême philanthropie lui fermait les yeux sur les avantages qui peuvent résulter des changemens survenus dans les formes du gouvernement français. C'était par sensibilité que la Dixmerie préférait le calme de l'ancien régime, aux orages du nouveau. Il ne voyait que le mal qui s'est fait, ne voulait pas voir le bien qui peut se faire, et il n'avait jamais pu se persuader qu'en matière d'opinions politiques, le présent fût gros de l'avenir. Il avait d'ailleurs fait prédire par sa Sybille Gauloise, une révolution toute contraire à celle qui est arrivée, et peut-être aussi était-il un peu fâché de s'être trompé là-dessus; mais ses espérances déçues lui avaient donné de la bouderie plutôt que de la colère.

On méprise, et l'on a raison, un homme qui, n'ayant jamais eu d'autres vertus que celles de ses ancêtres, va à Coblenz pour les faire revivre, et qui, pour récupérer de vieux titres rongés par les rats, brûle d'égorger ses concitoyens; mais celui qui pleure un parent ou un ami qu'il a perdu dans les troubles de la révolution, mais une mère qui redemande ses enfans, mais une épouse toute en larmes qui crie : *rendez-moi mon époux*? croit-on qu'il soit possible de fermer son cœur ou son oreille à leurs justes clameurs? Et doit-on en vouloir au philosophe, ami de l'humanité, qui sent qu'il a acheté une liberté orageuse au prix du sang de ses semblables, et qui s'écrie à son tour dans l'amertume de ses douleurs : ô pourquoi ne suis-je pas né plus tard? La Dixmerie, d'ailleurs, n'était plus jeune lorsque la révolution est arrivée, et il pouvait se dire à lui-même : ce n'est pas pour moi que l'on travaille, lorsqu'on cherche à établir, sur d'antiques préjugés, les grandes vérités philosophiques; ce n'est pas même pour mes contemporains : ces préjugés sont de redoutables géans qu'il faudra combattre long-temps pour les abattre, et ni mes contemporains ni moi ne seront plus, lorsque ces grandes vérités en auront triomphé. La vieillesse est l'âge où l'on aime le plus à jouir, et pourquoi ferait-on un crime à la Dixmerie d'avoir pensé que la révolution lui enlevait les jouissances les plus douces, celles de la tranquillité et de cette aimable incurie que le vieillard se plaît tant à choisir comme un juste milieu entre la paix redoutable des tombeaux, et la turbulente activité de la jeunesse?

Ce sont peut-être ces raisons qui ont rendu la Dixmerie aveugle, pendant si long-temps, sur le mérite

de J. J. Rousseau, et qui lui ont fermé les yeux sur la sublimité de son génie et de son éloquence. Voilà ! voilà sans doute pourquoy il ne laisse échapper aucune occasion de le critiquer et de le traiter même avec une sévérité qui tenait souvent de l'injustice. Voici le jugement qu'il porte du Contrat Social dans LES DEUX ÂGES DU GOUT ET DU GÉNIE FRANÇAIS : *Un écrivain mettait lui-même au jour son contrat social, ouvrage propre à dissoudre toute société. On le blâme d'avoir osé voir comme il voyait ; et on eut peine à lui faire grace sur ses intentions. Le génie regrettait d'avoir armé cet écrivain du prestige de l'éloquence ; il condamna hautement l'usage qu'il en avait fait, et qu'il en voulait faire.* Dans son dialogue entre Montaigne, Bayle et J. J. Rousseau, non-seulement il ne donne pas la palme à ce dernier ; mais il cherche à prouver, et il prouve presque assez adroitement, que ce dernier fut le plagiaire des deux autres. Il cherche à prouver ailleurs que sa réputation fut usurpée, et le mot de *charlatan* lui est même échappé quelquefois, non pas en nommant l'auteur d'Emile, mais en le désignant avec tant de clarté, qu'il est impossible de ne pas le reconnaître. Cette partialité envers J. J. Rousseau, fut sans doute un tort de la Dixmerie, et je n'ai pas dû avoir celui de le pallier. La Dixmerie, toutefois, ne fut pas le seul auteur de son temps qui pensa de la sorte sur J. Jacques. Si on lui fait un procès là-dessus, il faudra le faire à bien d'autres, et peut-être serait-il aussi dangereux de l'absoudre, que difficile de le réfuter.

Le dernier ouvrage que la Dixmerie a composé prouve sa situation d'esprit à l'égard de la révolution

actuelle. Je vais, en peu de mots, vous en rendre compte ; il est intitulé : *les Voyages de la Liberté*. La Dixmerie y suppose que cette fille du ciel, descendue sur la terre, se présente chez différens peuples qui l'ont appelée à grands cris, et qu'étant par-tout mal accueillie, elle retourne avec humeur dans sa céleste demeure. Les uns veulent, en effet, qu'elle soit assise sur un trône, et partage son autorité avec un Roi ; les autres lui donnent pour gardiennes, et même pour compagnes, des lois intolérantes et cruelles : ceux-ci la marient avec un luxe effréné qui fut toujours son ennemi le plus redoutable. Ceux-là bornent son étendue à l'enceinte de quelques municipalités, et les derniers, la confondant avec la licence, s'imaginent que tout est permis sous son règne, et qu'un peuple qui est libre a le droit de violer, de voler, de brûler et d'assassiner. Cette allégorie est ingénieuse comme le sont toutes celles de la Dixmerie ; et pourrait-on lui faire un crime d'avoir emprunté son voile pour donner des leçons utiles à certains peuples étrangers, à des français même qui ont d'abord si mal entendu ce mot de liberté, et qui, soit par entêtement, soit par ignorance, soit par impétuosité naturelle, ont donné lieu à tant de désordres ?

La carrière du théâtre étant une des plus brillantes de la littérature, la Dixmerie voulut aussi y cueillir quelques lauriers. Il avait composé un opéra, mis en musique par M. Bonesi, qui allait être représenté par l'académie royale de musique, lorsque la mort, jalouse de ses succès, est venue le frapper à la fin de novembre de l'année 1791. Il était, m'a-t-on dit, dans la soixantième année de son âge. Il serait bien à désirer

que quelque libraire (*) voulût bien recueillir tout ce qu'a enfanté la plume ingénieuse et féconde de la Dixmerie, et en publier une édition. Ce serait un don précieux qu'il ferait au public, et sur-tout à cette société.

Quelque temps avant la mort de la Dixmerie, j'avais composé un petit ouvrage intitulé : *ma Confession sur quelques poètes vivans, ou les Jugemens alphabétiques*; ouvrage faible et négligé, auquel cependant vous avez bien voulu donner une place dans le recueil de vos mémoires. Voici comment j'avais apprécié la Dixmerie :

Quand son esprit s'est attaché
A comparer entr'eux les âges de la France,
S'il se fût mis dans la balance
Pour notre siècle elle eût penché.

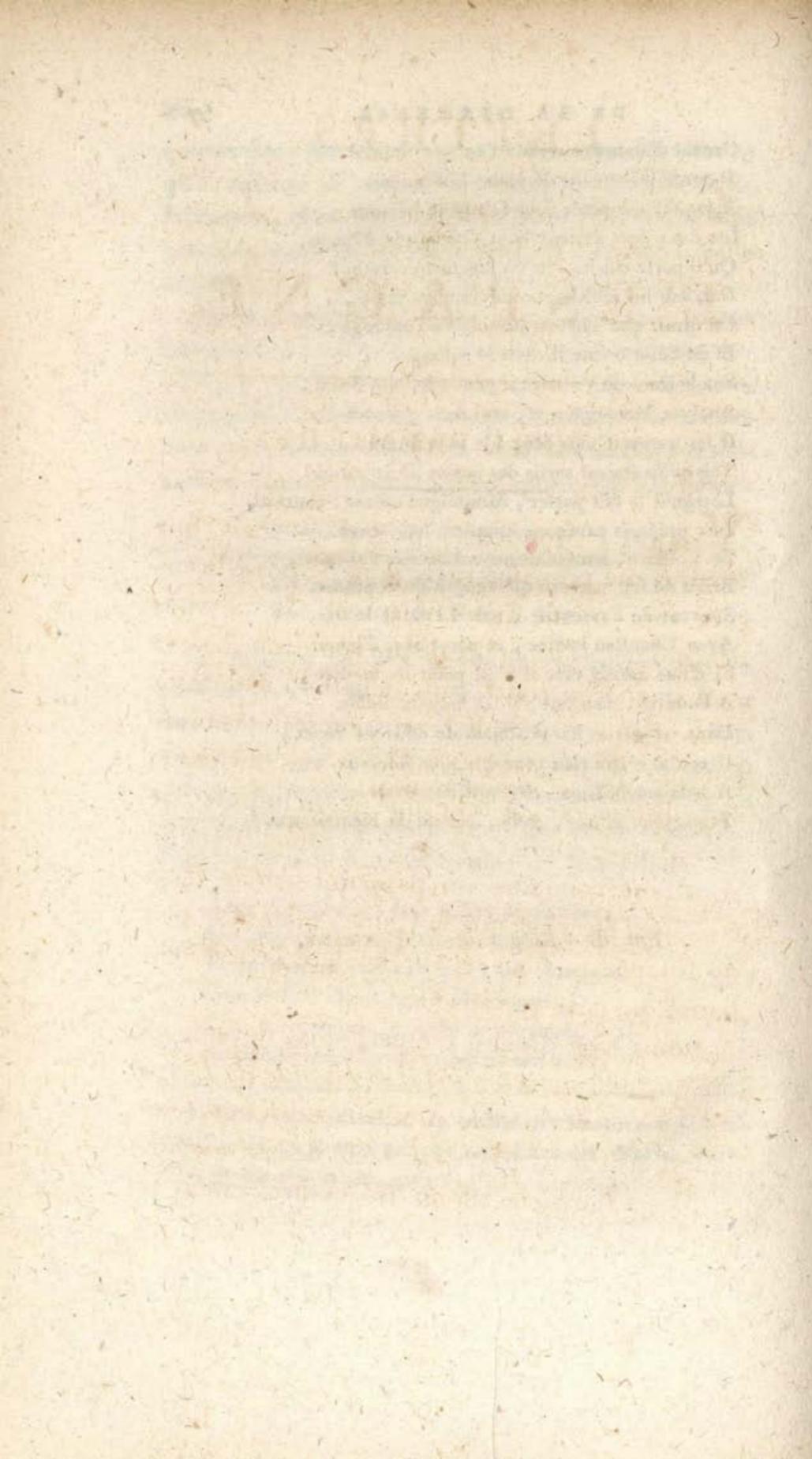
Ce quatrain ne peut guères se mettre que sous un portrait ou sur un mausolée. Depuis la mort de la Dixmerie, j'ai développé mon idée, et j'ai tâché, dans les vers suivans, de finir un peu davantage ce que je n'avais qu'esquissé. J'ai tâché d'y rassembler toutes les observations éparses dans l'éloge que vous venez d'entendre, et d'en faire le résumé ou le résultat :

Poète et prosateur, dans sa longue carrière,
Son génie a versé doublement la lumière,
Et doublement au Pinde il doit être immortel.
Dans le récit moral égal à Marmontel;
Il a, de cet auteur, partagé la couronne.
Lafontaine sourit lorsqu'au bas de son trône,

(*) Le vœu de l'auteur et du public sera bientôt rempli; car l'éditeur de ces Lettres prépare une édition des Œuvres de cet écrivain aimable et distingué.

Ornant d'atours nouveaux l'antique fiction
Il conte les amours du jeune Endimion.
Lorsqu'il ose peser dans la même balance
Les deux âges fameux dont s'honore la France,
Qu'il porte sur les arts un jugement certain !
Derrière lui cachée et conduisant sa main ,
On dirait que Thémis présidait à l'ouvrage ,
Et de Zoïle même il ravit le suffrage.
Sur le front de Voltaire il posa quelques fleurs ,
Analysa Montaigne, et, vrai dans ses couleurs ,
Il les transmet tous deux à la race future,
Tels qu'ils étaient sortis des mains de la nature.
Lorsqu'il le fait parler , Montaigne amuse , instruit ,
Aux préjugés pardonne et même leur sourit ;
Et Voltaire , semblable au volcan qui s'allume ,
Brille du feu nouveau qu'il reçoit de sa plume.
Souvent de Fontenelle il prend l'air et le ton ,
Avec Chaulieu badine , et pense avec Platon.
Si d'une amitié vive il n'est point le modèle ,
A l'amitié , pourtant , il fut toujours fidèle.
Dans ses désirs borné , modeste dans ses vœux ,
Il voulut n'être rien pour être plus heureux.
Il dédaigna la Cour , défendit l'innocence ,
Et quoique pauvre , enfin , connut la bienfaisance.

Fin de l'Éloge de la Dixmerie.



LETTRES

SUR

L'ESPAGNE.

LETTRE PREMIÈRE.

VOILÀ, Monsieur, près d'un mois que Madrid me possède; mais je ne le possède encore moi-même que faiblement. Je ne vous décrirai point l'itinéraire de ma route: on observe mal quand on court sans débouter. J'ai assez heureusement rempli la mission secrète et importante qu'on m'avait confiée: je vais me livrer, sans distraction, à celle que je m'impose; je vais, dis-je, étudier, essayer de connaître et de vous faire connaître un pays qui semble nous être aussi étranger que la Chine, malgré le peu de distance qui nous sépare, malgré l'étroite alliance qui nous rapproche.

Louis XIV disait à son petit-fils, devenu roi d'Espagne: *maintenant il n'y a plus de Pyrénées*; mais ces monts sourcilleux subsistent toujours, et il nous arrive rarement de les franchir.

Mes excursions seront fréquentes; mais je

ne me prescrirai aucune route suivie. Je vous ferai part de tout ce que je verrai, à mesure que je croirai avoir bien vu ; de tout ce que je connaîtrai, à mesure que je croirai le bien connaître. Je serai, au besoin, observateur, analyste, traducteur, abrégiateur, plus ou moins élégant, mais toujours exact ; plus ou moins intéressant, mais toujours impartial. Je possède mieux la langue espagnole que je ne connais l'Espagne. Vous pourrez donc, Monsieur, faire votre profit et de ce que je sais, et de ce que je me propose d'apprendre.

Vous présumez bien que je ne me tairai pas sur ce qu'on peut dire d'essentiel relativement à l'industrie, au commerce, au gouvernement intérieur, aux forces de terre et de mer, et enfin, aux mœurs, aux usages, si différens, si variés, d'un royaume qui renfermait autrefois tant d'autres royaumes.

Voilà ma tâche. Sera-t-elle bien remplie ? je l'ignore ; mais j'aurai certainement eu l'intention de la bien remplir.

Je suis à Madrid : c'est de Madrid que je dois d'abord vous parler.

Cette ville n'est plus ce qu'elle était au commencement de ce siècle : c'est, pour mieux dire, une ville nouvelle, bâtie sur les débris

de l'ancienne : ses rues, jadis tortueuses, étroites, sales, sont maintenant larges, bien alignées, et toujours propres. Les maisons, en général, sont spacieuses, commodes, construites, pour la plupart, en briques, et peintes à fresque en dehors. Ce qui m'étonne, et vous étonnera, c'est que, malgré l'inclémence des saisons, ces peintures se conservent presque aussi bien en plein air qu'elles pourraient le faire dans l'intérieur de nos maisons. Les moindres maisons de Madrid ont à leurs fenêtres des balcons qui pourraient décorer celles de nos palais. On travaille ici le fer et l'acier comme on pourrait travailler le bois-blanc.

C'est à Charles-Quint que Madrid dut son premier accroissement ; les eaux délicieuses qui arrosent cette ville, l'air salubre qu'on y respire lui valurent la résidence de cet empereur : ses successeurs suivirent son exemple. Cette ville s'accrut et s'embellit sous chaque règne ; encore plus sous celui de Philippe V ; encore plus sous celui de Charles III. Ce prince est le véritable restaurateur de la capitale d'Espagne, comme il l'est, à peu près, du royaume entier.

Il l'est également du nouveau palais de Madrid : l'ancien avait été détruit en 1735, par un horrible incendie. C'est aujourd'hui un

des plus beaux monumens de l'Europe : il réunit la magnificence des ornemens au bon goût de l'architecture.

Le pont bâti sur les Mancénarès est un des chefs-d'œuvre de l'architecture hydraulique. On a dit, quelque part, qu'il ne lui manquait rien, excepté une rivière.

C'est assez, pour le moment, vous entretenir de monumens muets : il est des pays où l'on rencontre plus d'édifices curieux que d'hommes remarquables ; mais l'Espagnol mérite d'être connu et apprécié.

Que reproche-t-on le plus communément à l'Espagnol ? de l'orgueil ; est-ce un vice ? non : ce serait plutôt un ridicule ; mais ce ridicule préserve ordinairement de la bassesse.

L'Espagnol est trop grave pour nous : je parierais qu'il nous trouve trop évaporés pour lui. Etablirons-nous une mission pour le ramener à nos manières ? Ceci me rappelle un trait des Lettres Persannes, où un jeune Français dit à Usbec : *Comment peut-on être Persan ?*

L'Espagnol, a dit un écrivain de cette nation, se livre peu : il n'abonde ni en paroles, ni en promesses ; mais vous a-t-il donné une fois son affection, vous pouvez compter sur elle. Il semble n'avoir hésité d'abord que pour n'hésiter jamais par la suite.

Je n'en sais pas encore assez sur cet article, pour vous dire si ce portrait est naturel ou flatté. J'y ajouterai, ou j'y retrancherai, à mesure que je serai mieux instruit.

Je ne finirai cependant point cette lettre, sans vous faire au moins jeter un coup-d'œil sur les femmes de la capitale d'Espagne. Leur teint, en général, n'est pas d'une extrême blancheur; mais en général aussi, leurs traits sont réguliers; leurs yeux pleins de feu et d'esprit; leur physionomie est mobile et toujours animée. La nature leur a donné une foule de moyens pour plaire, et elles y joignent la volonté, qui ajoute encore aux moyens.

Voilà tout ce que vous aurez pour cette fois. Je vous prévient que mes lettres se succéderont lentement. Je voudrais que chacune d'elles vous apprit quelque chose, et il me faut à moi-même le temps de m'instruire.

Je suis, etc.

LETTRE II.

QUELQUES USAGES DES ESPAGNOLS.

QU'UN étranger arrive dans une ville qui lui est inconnue, sur-tout dans une capitale, il y joue long-temps le rôle d'écolier. C'est aussi

ce que j'ai fait depuis mon arrivée à Madrid. Je regarde, j'étudie, j'interroge. On me répond juste; on me trompe quelquefois. Je m'en doute, et je cherche à deviner ce qu'on refuse de me dire.

Je vais vous parler d'une chose dont on peut juger par soi-même; il ne faut pour cela qu'être admis dans quelques maisons, les unes de grands, les autres de simples particuliers. J'y suis parvenu à titre d'homme recommandé. Je puis donc vous apprendre comment on vit chez les uns et chez les autres.

Les revenus de la plupart des seigneurs espagnols sont immenses; mais leurs dépenses ne le sont pas moins. Quelques-unes même sont d'étroite obligation. Telles sont, en particulier, les pensions que le fils paie aux domestiques qui ont survécu à son père, l'héritier à ceux qui ont survécu à celui qu'il remplace. Les domestiques de l'un et de l'autre sexe, qui remplissent exactement leurs devoirs, sont toujours sûrs, et dans tous les cas possibles, d'avoir de quoi subsister le reste de leurs jours.

Autre dépense de rigueur; c'est celle de l'écurie. Les seigneurs ne sortent jamais publiquement qu'en équipage à six chevaux, mais le plus souvent à six mules; car l'usage a fait
donner

donner dans cette occasion la préférence aux mules sur les chevaux.

Ce premier carrosse est suivi d'un second, attelé d'un petit nombre de mules : c'est dans celui-ci que sont les officiers et les pages. Ce n'est pas tout ; chaque homme qualifié a, dans son écurie, un grand nombre de chevaux de marque, dont il fait usage pour se promener. Le cortège de la dame, lorsqu'elle sort, est aussi considérable que le premier, et ne doit jamais l'être moins.

Voici quelque chose de plus ; c'est que, chez tous les *Grands d'Espagne*, les secrétaires, les médecins, les trésoriers, tous ont un équipage et des domestiques aux dépens et avec la livrée du maître. On sent combien ces divers objets sont dispendieux ; cependant chaque seigneur paie régulièrement à la fin de chaque mois tous ceux qui le servent ; le roi paie par quartiers.

Il est vrai que leur dépense de table n'est point ruineuse ; ils n'y admettent que leurs égaux ou quelques personnes d'un mérite reconnu. Celles qui leur sont attachées mangent chacune à part dans leur chambre : quelquefois elles se réunissent, mais toujours selon le degré de leur emploi, les écuyers avec les secrétaires.

Mais, qui le croirait, la dépense des rafraî-

chissemens est infiniment plus forte que celle de la table même : disons mieux , elle est énorme. La délicatesse y est réunie à la profusion , et cette dépense se renouvelle à peu près tous les jours de l'année.

Il existe journellement , hiver et été , chez les seigneurs espagnols , des assemblées où les deux sexes se trouvent réunis : on s'y rend l'été vers les sept heures du soir , et l'hiver à la fin du jour. On a soin , dans l'après-dîner , de préparer des glaces de différentes sortes , c'est-à-dire , aussi variées que les différentes espèces de fruits. On en sert aux personnes qui composent l'assemblée , autant et aussi souvent qu'elles en demandent. Le chocolat , les biscuits , les confitures sèches , les compottes , etc. n'y sont pas plus épargnés que les glaces.

Ce qui rend cette dépense excessive , c'est que tous ceux qui servent dans la maison , et même tous ceux du dehors qui se présentent sous un extérieur décent , peuvent prendre part à cette collation ; l'été , sous prétexte qu'il fait chaud ; l'hiver , par habitude. On ne refuse même jamais de chocolat , ni à l'heure des rafraîchissemens , ni le matin , à ceux qui en demandent.

Les gens riches , d'une classe inférieure , en usent de même avec leurs amis et les personnes

de leurs connaissances. Après les rafraîchissemens l'on joue, ou l'on s'en tient à la conversation, et chacun s'efforce de la rendre intéressante. Ceux qui ont ou croient avoir du talent pour les vers, mêlent ce langage à celui de la prose : on fait, en un mot, de ces sortes d'entretiens, des assauts d'esprit et de galanterie ; mais il est rare que les femmes n'en fassent point la plus riche dépense : elles excellent, sur-tout, dans les narrations ; tout ce qui peut faire anecdote acquiert de nouvelles grâces dans leurs récits, et c'est dans ces sociétés douces qu'un étranger peut le mieux s'instruire des mœurs, des usages, des coutumes, enfin de tout ce qui a rapport à la nation espagnole, et qui la distingue essentiellement des autres.

Ces sortes d'assemblées ont également lieu entre gens d'une même profession ; les avocats s'assemblent alternativement chez un avocat ; les médecins, chez un médecin ; les gens de lettres, chez un homme de lettres : tous vivent entr'eux dans la plus grande union. Leurs entretiens les plus ordinaires sont analogues à la profession qu'ils exercent, et tournent presque toujours à son profit.

/ Un mot sur la manière dont se nourrissent les Espagnols d'une classe inférieure à celle des

grands ; classe qui est par-tout la plus nombreuse. Ces détails ne seront point bas , puisqu'ils peuvent être utiles. Pour peu qu'un Espagnol soit à son aise , il prend , aussitôt qu'il est levé , du chocolat avec du pain ou un biscuit ; et si c'est en été , il y joint un verre d'eau à la glace. Quant au dîner , le particulier le plus chétif mange régulièrement une sorte de potage composé de viande , soit de bœuf , soit de mouton , d'un petit morceau de lard , de quelques racines , et de pois d'Espagne , nommés *Garvancos* , ou pois chiches. Cette sorte de légume est admirable dans toute cette contrée , et sur-tout dans la Castille. Les gens plus aisés joignent , à ce premier plat , une entrée ; mais il y a toujours , chez les uns et chez les autres , un dessert composé de fruits et de confitures. Le pain , en Espagne , est excellent , et les Espagnols sont très-déliçats sur cet article.

Ils ont , pour faire cuire le potage dont nous venons de parler , une méthode aussi simple que peu coûteuse ; elle n'exige presque aucun soin de leur part : ils enfoncent leur marmite , presque jusqu'à la moitié de sa hauteur , dans une espèce de vase , garni de poussier , qu'on allume ; alors la cuisson se fait lentement , toujours à un degré de chaleur égale , et sans demander presque

aucune attention. Pour empêcher que rien ne s'évapore, le couvercle de cette marmite est concave et rempli d'eau chaude.

La pâtisserie, dans presque toute l'Espagne, est très-délicate; cependant on n'y emploie point de beurre, mais du sain-doux, qu'on a le secret de garder frais durant toute l'année, sans qu'il devienne jamais rance. Ce secret est assez simple: au lieu de verser dans un vase de terre, comme on fait en France, le sain-doux encore liquide, on le dépose dans de grandes fioles de verre où il ne doit rester qu'environ un pouce de vide; on attend ensuite qu'il soit figé, et l'on remplit le vide qu'on a laissé avec de l'eau de fleur d'orange, ou, à son défaut, avec de l'huile vierge, après quoi on bouche la fiole avec du parchemin, et on la transporte dans un lieu très-frais.

L'on demandera peut-être s'il faut casser la fiole pour en retirer le sain-doux: non, il suffit de le faire réchauffer au bain-marie, après en avoir retiré l'eau de fleur d'orange ou l'huile qui le couvre.

J'ai dit plus haut que les grands seigneurs Espagnols n'admettaient à leur table que leurs égaux ou quelques personnes d'un mérite le plus distingué. Cette étiquette n'a point lieu lorsqu'ils

accompagnent le roi dans quelque-une de ses maisons de plaisance , telles que l'Escorial, Aranjuez , Saint-Ildephonse , etc. , voyages qui remplissent la plus grande partie de l'année. Alors chaque seigneur tient table ouverte , table où la délicatesse est réunie à l'abondance , et où tout homme , qui se présente sous un extérieur décent , est admis sans difficulté. Les ministres et les grands officiers de l'état en usent de même dans cette circonstance ; de sorte qu'il n'est point rare de voir quinze ou vingt tables ouvertes en faveur de ceux que leurs affaires ou la simple curiosité amènent à la cour. On ne peut disconvenir qu'il n'y ait dans cet usage un ton de grandeur supérieur à toutes les affiches du luxe et à toutes les bigarrures passagères de la mode. Les hôtes de ce pays-là valent bien, je crois, ceux du nôtre.

LETTRE III.

AMUSEMENS GÉNÉRAUX DES ESPAGNOLS. INSTITUTIONS GALANTES PARMIS LES DAMES DE CETTE CONTRÉE. LEUR CARACTÈRE, LEURS VÊTEMENS.

LES Espagnols , mon ami , ont plus besoin de *dissipation* que les Français , et sur-tout que

les Allemands, et, *sur-tout*, que les *Habitans du Nord*. L'Espagnol est né sobre, et n'en perd jamais l'habitude. On trouve en Espagne des peines prononcées contre l'ivrognerie. Elle est tellement en horreur chez les Espagnols, qu'une personne atteinte de ce défaut ne peut être admise comme témoin dans aucune affaire juridique: son témoignage pourrait être absolument récusé. Les jeunes filles, en Espagne, ne font aucun usage du vin, et les femmes n'en boivent que très-peu.

Les courts momens qu'on donne ici à la table en laissent beaucoup d'autres à remplir: que faire? La capitale d'Espagne n'offre pas les mêmes ressources que la nôtre; elles sont moins variées; elles laissent moins à choisir. Madrid n'est point, comme Paris, assiégé d'une foule de spectacles, grands, petits, sublimes, grotesques, magnifiques, ridicules; les uns faits pour les amateurs du bon goût, les autres pour ceux qui n'en sont pas totalement dépourvus, les autres pour la populace; et tous également fréquentés par ce qu'on nomme *la bonne compagnie*.

Madrid n'a que deux spectacles, point d'opéra-comique, point de bouffons; mais, au besoin, de grands et très-grands sauteurs,



danseurs de corde , voltigeurs. Vous en pouvez juger par la troupe espagnole qui est dans ce moment à Paris. Voulez - vous , d'ailleurs , faire escalader , sans échelle , ou le clocher de Tolède , ou celui de Strasbourg ? Employez-y des Catalans.

Les Espagnols s'exercent souvent à la paume ; mais ils dédaignent l'usage de la raquette ; ils lancent et reçoivent la balle avec la main. Le jeu des *Dames* , et celui des *Echecs* sont aussi en grande faveur parmi eux. Le dernier est particulièrement analogue au génie patient des Espagnols. Ils le jouent avec tant de réflexion et de lenteur , qu'une seule partie peut durer plusieurs mois. Souvent même l'un des deux joueurs meurt avant qu'elle soit achevée.

Les cartes ne sont guères moins tourmentées en Espagne qu'en France. Parmi les jeux de cette espèce , les Espagnols ont particulièrement adopté ceux de l'*hombre* , du *reversis* , du *trésille* et de la *matilla*. Quelques auteurs ont même pris la peine d'écrire fort au long sur ces sortes de jeux. Ils en décrivent , non-seulement les règles , mais encore les combinaisons les plus avantageuses.

Dans certaines contrées d'Espagne , telles entr'autres que celles de Gandie et d'Oliva ,

on s'exerce aux courses de chevaux. Ceux à qui ces chevaux appartiennent en ont un soin tout particulier. On les élève même d'une manière propre à les faire briller dans ces sortes d'occasions ; par-là ces courses deviennent un spectacle très-recherché et très-suivi. Une demi-heure avant qu'elles commencent, l'on a toujours soin de les promener pour les faire voir à la multitude ; leurs crins et leurs queues sont garnis de rubans de toutes couleurs. On dirait, à voir leur démarche, qu'ils brûlent d'impatience d'entrer en lice. Lorsque l'instant de la course est arrivé, les experts s'assemblent et donnent le signal du départ. Les chevaux partent comme un éclair, montés chacun par un jeune homme pour les diriger. Le terme assigné est, pour l'ordinaire, d'un quart de lieue. Le premier qui atteint le but remporte le prix, qui consiste ordinairement en un morceau de riche étoffe de soie, ou tel autre objet équivalent.

Dans d'autres contrées, sur-tout en Arragon, les courses de chevaux n'ont point lieu ; mais on y supplée par des courses de jeunes taureaux. Celles-là sont très-différentes de celles dont on a vu le détail un peu plus haut. Il ne s'agit ici que de jeunes taureaux attachés l'un à l'autre avec des cordes pour qu'ils soient hors d'état

de blesser les spectateurs. D'autres jeunes gens du peuple s'exercent à tirer à la barre. C'est un jeu qui eût été approuvé des Grecs et des Romains. Il consiste à prendre d'une main une barre de fer d'environ cinq pieds de long, et à la lancer avec force ; mais elle doit tomber sur la pointe. Celui qui la jette le plus loin gagne la mise. Ils ont encore quelques exercices qui servent à développer le corps et à le fortifier.

Il est rare que le beau sexe prenne part à ces sortes de jeux ; ils sont et trop sérieux et trop violens, et le plus souvent même trop rustiques, pour l'amuser. Les femmes et les filles de la campagne sont moins délicates ; mais celles d'un rang plus marqué, et qui habitent les villes, trouvent d'autres moyens d'employer agréablement leur loisir. Les unes vont au spectacle, les autres s'occupent de leur toilette pour briller à la promenade, si la saison permet de s'y rendre. Elles y paraissent ordinairement dans le plus grand éclat de leur parure. Leurs charmes naturels sont relevés par tous les secours de l'art, et toutes ont à leur suite trois ou quatre cavaliers qui affichent auprès d'elles l'empressement, les égards, et le désir de plaire. On a souvent parlé de la galanterie espagnole. En voici une d'un genre qui se soutiendrait peut-

être difficilement ailleurs. Il faut pourtant avouer qu'elle tient à une certaine délicatesse de sentiment qu'on admire, lors même qu'on l'imite le moins. C'est un usage reçu dans les villes capitales d'Espagne, que les femmes du haut rang, et même celles de la classe mitoyenne, sur-tout si elles réunissent l'esprit à la beauté, se permettent d'avoir leurs *chichiveos*, comme les italiennes ont leurs *sigisbés*. Un *chichiveo* est un galant en titre, mais qui doit être sans prétentions. Ses fonctions se bornent à se rendre officieux, et à prouver son attachement par une foule de petits soins. Il commence sa journée par envoyer, à l'heure du réveil, à sa dame, un domestique, s'informer de quelle manière elle a passé la nuit. Il se rend lui-même chez elle, vers les onze heures, pour assister à sa toilette. L'usage est qu'il lui présente un très-beau bouquet, et, lorsqu'il le peut, il joint à ce bouquet de jolis vers ; quand midi approche, il accompagne la Dame à l'église, et la ramène ensuite chez elle, où il reste rarement à dîner. Mais il ne manque pas de revenir l'après-midi, et de tenir fidèle compagnie à la dame, soit qu'elle veuille aller au spectacle ou à la promenade, soit qu'elle se décide à recevoir chez elle ses amies. Il ne la quitte plus qu'à l'heure du

souper , et alors ses fonctions se trouvent remplies pour ce jour-là ; mais elles doivent recommencer dès le jour suivant.

Quelquefois même le *chichiveo* a des adjoints ; car plus la Dame est d'un rang ou d'un mérite distingué , plus elle trouve de cavaliers qui briguent l'honneur des'attacher à elle. On en compte souvent jusqu'à quatre ou cinq : mais le *chichiveo*, c'est-à-dire , celui qui est le premier en date , ne perd jamais son rang. Les autres lui sont en quelque sorte subordonnés. Ce ne sont que de simples aspirans , quoique tous soient également empressés à faire leur cour. On sera surpris , sans doute , que chez un peuple où la jalousie n'est rien moins que rare , les maris s'accommodent d'un usage si propre à la faire naître ; mais enfin , c'est un usage , et l'on sait quel est sur les hommes l'empire de la coutume. D'ailleurs , le même usage semble avoir pourvu à l'inconvénient qu'il pouvait faire naître : le *chichiveo* serait déshonoré s'il abusait de la confiance du mari de sa Dame. Tout se réduit donc , de la part du galant , à des soins extérieurs auprès d'elle , à lui répéter souvent qu'il lui est pour jamais attaché , à lui fredonner quelques airs , à la chanter elle-même s'il en a le talent , et à ne rien tenter de plus , s'il se pique d'être honnête.

C'est dans ce commerce de la plus pure galanterie que les Dames espagnoles sont obligées d'employer toutes les ressources de leur esprit. Il en faut beaucoup certainement pour suffire à des entretiens si multipliés, pour en écarter la monotonie, et pour consoler trois ou quatre cavaliers d'une servitude qui ne leur promet aucune espèce de dédommagement.

J'ai lu, dans une lettre de milord Marthal, cet Écossais qui a tant voyagé, que de toutes les femmes qu'il a étudiées dans ses voyages, les Espagnoles sont celles qui entendent le mieux le ton de la fine plaisanterie avec les hommes. Elles pourraient, ajoute-t-il, s'entretenir plusieurs heures de suite avec eux, et toujours en badinant, sans sortir jamais de la décence la plus scrupuleuse, et sans appeler à leur secours ni la morale, ni une ridicule érudition, ni aucune autre science. J'ajouterai, moi, que j'ai connu quelques Françaises qui auraient pu s'approprier cet éloge.

Vous connaissez, par nos spectacles, le costume espagnol des deux sexes. Je vais vous dire deux mots sur celui des femmes. C'est l'habit le plus propre à faire valoir la taille. Celle des Espagnoles est communément libre, dégagée, et peut-être, pourrais-je dire, excessivement fine.

La mantille est une espèce de voile dont les femmes de ce pays se couvrent depuis la tête jusqu'à mi-corps. Elles ne sortent jamais à pied sans cet affublement, encore moins agréable que le mantelet de nos bourgeoises. La mantille est de flanelle blanche. Le manteau est de taffetas noir. On le réserve pour l'été. Je ne vous promets pas de ne plus vous parler des femmes de ces belles contrées: cette promesse deviendrait une menace.

L E T T R E I V.

THÉÂTRES DE MADRID.

ON sait que les Espagnols avaient un théâtre lorsque nous n'avions encore que des tréteaux; mais une sorte d'éclipse avait succédé à ces beaux jours. Cependant, quoique le génie dramatique parût avoir abandonné, pour un temps, cette nation, elle n'abandonna point le genre; il y eût toujours et un théâtre, et des auteurs en Espagne. Il existe deux salles de spectacle à Madrid, et toutes deux sont très-fréquentées, toutes deux sont ouvertes tous les jours.

On y représente alternativement des tragédies et des comédies en langue espagnole. Quelques-unes, parmi ce nombre, sont tirées des autres langues. Il fut un temps où nos plus grands auteurs français ne dédaignaient pas de puiser chez les auteurs espagnols : ceux-ci ont déjà plus d'une fois usé du droit de représailles. Qu'ils continuent, ils trouveront plus à nous prendre que nous ne leur avons pris.

Les Espagnols ont adopté, comme nous, l'usage de donner une petite pièce après la grande. Ils nomment ces petits drames *entremeslet*. La plupart sont d'un genre très-pittoresque. La danse en fait partie ; car il faut de la danse aux Espagnols comme aux Français ; et si les premiers ne dansent pas mieux que nous, ils dansent au moins plus souvent.

Lorsque la cour va résider dans quelqu'un des châteaux situés hors de Madrid, elle mène à sa suite deux troupes de comédiens, qui représentent alternativement des opéras et des drames parlés.

Boileau a dit, en parlant des productions dramatiques des Anglais de son temps :

Là souvent le héros d'un spectacle grossier,
Enfant au premier acte, est barbon au dernier.

Boileau disait vrai, et il aurait pu en dire

autant de quelques pièces espagnoles. Mais, n'avons-nous pas eu nous-mêmes des spectacles monstrueux ? Doit-on juger le génie dramatique des Français par les productions de Garnier et de Hardi ?

Je ne dis pas toutefois que le théâtre actuel des Espagnols ne laisse rien à désirer ni au goût, ni sur-tout à cette décence de mœurs qui peut le rendre si utile. Je vais vous analyser une de leurs pièces les plus modernes ; vous y trouverez des scènes qui, sans doute, seraient difficilement tolérées, même sur nos théâtres forains ; à cela près, la pièce offre un tissu raisonnable, et même raisonné ; elle a pour titre :

LE TRIOMPHE DE L'AMOUR SUR L'AMITIÉ ;
Comédie en trois actes, par D. Luc d'Arenas.

Cette comédie roule, au fond, sur la rivalité de don Juan Valvarado, et de don Bernard de Menezès. Tous deux sont amis, mais tous deux sont épris de dona Marthe, fille du marquis de Rozes. Cette rivalité n'est point un secret pour eux ; cependant ils feignent de l'ignorer, et chacun d'eux forme à part le dessein de supplanter son rival. Don Bernard est le premier qui, dans la pièce, a un entretien particulier avec dona Marthe ; il lui fait un aveu
tendre

tendre et pathétique de ses sentimens. Dona Marthe y répond froidement : elle lui dit que les nœuds du mariage l'effraient, et que sa liberté lui est plus chère que toute espèce d'engagement, quel que doux qu'on puisse le supposer. Le marquis, père de dona Marthe, survient, mais il est si rêveur qu'il ne s'aperçoit pas que don Bernard parle à sa fille; l'un et l'autre profitent de sa rêverie pour se retirer. Le marquis est pénétré de douleur sur la tristesse où il voit sa fille plongée; il en ignore la cause et persévère dans le projet qu'il a d'unir dona Marthe avec don Bernard de Ménezès, à qui il a même donné sa parole. Au milieu de ce monologue, le marquis est interrompu par don Esteran, son intendant, qui vient lui rendre compte du bon état où il a laissé toutes ses terres. Celui-ci entre dans les détails économiques auxquels le marquis ne prête que peu d'attention. Il congédie l'économe, et fait venir dona Marthe; il l'embrasse tendrement et la prie de lui dévoiler la cause de son chagrin. Elle répond naïvement qu'ayant souvent oui-dire que le mariage était accompagné de disgraces, elle désirait ne s'y point engager; mais que sachant que cette réputation contrarie les volontés de son père, cette réflexion l'accable de douleur. Le père lui pro-

teste qu'il ne la violentera point; qu'il espère, cependant, que lorsqu'elle aura réfléchi sur les grands avantages du parti qu'on lui propose, et que lui-même lui aura fait connaître le parti, elle changera de résolution. Il allait s'expliquer davantage, lorsqu'il est interrompu par Sylvestre, valet de don Juan d'Alvarado. Ce valet est chargé d'une lettre de son maître qui demande au marquis un moment d'audience; elle est accordée: le marquis fait retirer sa fille, et don Juan survient. Complimens d'usage, et ensuite vient un aveu de l'amour que don Juan d'Alvarado ressent pour dona Marthe, et du désir ardent qu'il aurait de devenir son époux. Le marquis répond qu'il a donné sa parole à don Bernard de Ménezès; que, d'ailleurs, sa fille n'a aucune inclination pour le mariage. Don Juan insiste, n'obtient rien, et se retire le désespoir dans l'ame, et formant le projet d'employer tous les moyens pour séduire celle qu'on lui refuse. Le marquis fait appeler Julienne, suivante de dona Marthe; il lui dit que comme il n'ignore pas l'ascendant qu'elle a sur sa fille, il aura soin de sa fortune, si elle parvient à lui faire accepter pour époux don Bernard de Ménezès. Le marquis se retire, et Julienne, dans un monologue, déclare qu'elle est

prête à servir celui qui la récompensera le mieux. Sylvestre arrive, muni d'une bourse pleine d'or, dont il n'annonce point d'abord la destination ; il présume bien que Julienne la lui demandera, et c'est ce qui arrive. Il la tient long-temps en suspens, compte les quadruples que renferme la bourse ; et, paraissant enfin céder aux instances de Julienne, il lui dit que cette bourse, si bien garnie, est destinée à payer une très-petite complaisance. Autres questions de Julienne. Sylvestre ajoute que cette bourse est à elle, et qu'elle n'a qu'à vouloir.

JULIENNE.

Très-volontiers ; de quoi s'agit-il ?

SYLVESTRE.

D'une bagatelle : prends toujours, le reste ne peut pas faire de difficulté.

JULIENNE (*recevant la bourse*).

Quoi ! le reste n'est pas plus difficile ?

SYLVESTRE.

Ma foi non. Tout cela ne dépend que de la

main. Est-il plus difficile d'ouvrir un verroux que de prendre une bourse ?

J U L I E N N E (*d'un air sérieux*).

Eh ! de quels verroux parlez-vous donc , s'il vous plaît ?

S Y L V E S T R E.

Eh ! mais si c'était du tien ?

J U L I E N N E (*d'un air rêveur*).

Du mien !..... du mien !..... Cela ne serait point trop facile !

S Y L V E S T R E.

Hé bien ! c'est encore quelque chose de plus aisé.

J U L I E N N E (*d'un ton un peu piqué*).

Expliquez-vous donc !

C'est alors que Sylvestre détaille à Julienne tout l'objet de sa commission qu'il est assez facile d'entrevoir. Julienne combat encoré un peu ; elle ne trouve plus la bourse aussi bien fournie. Sylvestre ajoute qu'on y suppléera. Enfin, ces deux misérables font entr'eux un accord qui

menace beaucoup la vertu de dona Marthe et qui prouve combien des surveillantes, telles que Julienne, sont capables de séduire, plutôt que de préserver de la séduction. C'est ainsi qu'il finit le premier acte.

ACTE II.

La première scène se passe entre dona Marthe et Julienne. Celle-ci ne perd point de vue sa promesse; elle met en jeu toute la subtilité de son esprit, pour engager dona Marthe à écouter la passion de don Juan. Cette scène est encore d'un genre à être difficilement soufferte sur le théâtre français. Je n'en citerai que quelques traits qui feront soupçonner les autres.

JULIENNE.

Je me hâte de vous désabuser.

DONA MARTHE.

Que voulez-vous me dire par là, Julienne?

JULIENNE.

Qu'il ne convient pas à une fille aussi spirituelle que vous d'être aussi novice que vous

l'êtes , et de se faire de l'amour un fantôme si effrayant.

D O N A M A R T H E.

On me l'a toujours peint comme dangereux.

J U L I E N N E.

Je vous assure , moi , qu'il est bien caressant , bien doux.

D O N A M A R T H E.

Je fais ce que doit faire un fille d'honneur.

J U L I E N N E.

Croyez-moi , pourvu qu'on sauve les apparences.....

D O N A M A R T H E.

Comment?

Ici Julienne détaille fort clairement son projet. Dona Marthe ne l'écoute qu'avec dédain , et rejette fermement cette indécente proposition. Julienne a recours à un autre subterfuge ; elle avoue à Dona Marthe que don Juan lui a fait un don considérable pour l'engager à faire la tentative qu'elle vient de risquer , et elle ajoute que cette somme lui est absolument nécessaire

pour tirer son père de prison, où il languit, depuis long-temps, pour *une dette d'honneur* : elle accompagne cet aveu de larmes feintes ; elle se jette aux pieds de sa maîtresse, qui ne se rend point pour cela, mais qui paie trop généreusement un récit imposteur. « Si j'écoutais mon » indignation, dit-elle à Julienne, je vous ferais » chasser honteusement de la maison de mon » père ; mais je veux bien, pour cette seule fois, » user envers vous d'indulgence ; je veux même » aussi soulager votre douleur. Puisqu'il ne faut » que de l'argent pour rendre la liberté à votre » père, voilà une somme assez considérable que » le mien me remit hier, pour acheter les di- » mans que j'ai en vue ; je lui dirai que j'en ai » fait un meilleur usage, et j'espère qu'il ne le » désapprouvera point. Quant à vous, pour- » suivit dona Marthe, je vous ordonne de res- » pecter davantage sa fille unique, et de ne plus » abuser désormais de sa confiance, ni de la » mienne ».

Le marquis et don Bernard s'avancent sur la scène en conversant. L'activité avec laquelle dona Marthe venait de parler, ne lui avait point permis de les apercevoir, et elle-même ne put s'en retirer sans être aperçue ; mais le marquis ne juge point convenable de la rendre témoin de l'entretien

qu'il veut avoir avec don Bernard. Il exprime à ce dernier toute la douleur qu'il a de ne pouvoir lui tenir la parole qu'il lui avait donnée, et s'excuse de nouveau sur l'aversion que sa fille témoigne pour les liens du mariage. Don Bernard se répand en plaintes et en regrets. A l'instant même arrive don Juan, à qui il fait part de son infortune; il lui demande pardon d'avoir manqué à leur ancienne amitié, en lui cachant sa passion pour dona Marthe. Don Juan, pénétré lui-même de remords, lui avoue qu'il est son rival; qu'il l'a été avec une pleine connaissance de ses vues sur dona Marthe, et qu'il a porté la trahison encore plus loin. Ce double aveu a jeté ses deux amis dans une confusion qui les embarrasse l'un et l'autre; ils se retirent.

Le marquis fait venir sa fille et lui parle encore du désir qu'il aurait de l'unir à don Bernard. Dona Marthe ne refuse point; mais le marquis voudrait qu'elle acceptât. Cet acte finit par un dialogue entre le marquis et son intendant. Ce dernier veut engager son maître à se remarier, puisque Dona Marthe persiste dans son obstination. Il ne faut pas, poursuit-il, que les grands biens de la maison de Ménezès passent à des collatéraux. Le marquis rejette fort loin les conseils de son économe, qui se retire en di-

sant : « J'ai regret d'avoir mis ses biens en si
» bon ordre ; ils passeront à des héritiers qui ne
» songeront pas seulement qu'il y a eu un éco-
» nome intelligent dans la maison de Ménezès ».

ACTE III.

Don Juan et don Bernard ouvrent la scène. Le premier est en habit du plus grand deuil. C'est le désir de se venger l'un de l'autre qui les a rapprochés ; mais don Juan se juge lui-même le plus coupable. Il détaille à don Bernard les tentatives qu'il a faites pour séduire dona Marthe. Ce récit fait frémir le rival de don Juan. Il oublie dès-lors que ce dernier fut son ami ; il ne parle plus que de vengeance. Le marquis survient. Il a entendu les dernières paroles de don Bernard. Il représente aux deux rivaux qu'ils ne doivent point se démentir dans une union qui leur attirait tant d'éloges , et qui leur a mérité le surnom glorieux des *deux amis*. Don Juan avoue qu'il s'est rendu indigne de ce beau titre , et que , si le marquis connaissait lui-même tous ses torts , il deviendrait son ennemi le plus acharné ; mais , ajoutè-t-il , je vous ferai justice à tous deux et je veux me la faire à moi-même. Ensuite s'adressant à don Bernard : « Je vous

» cède , lui dit-il , tout mon bien , à la réserve
» d'une modique somme que je garde pour mon
» passage aux Indes orientales. Peut-être cette
» augmentation de fortune pourra-t-elle ache-
» ver de déterminer le marquis à vous donner
» sa fille , dont vous êtes plus digne que moi ».

Il ajoute qu'il ne portera jamais d'habits d'une autre couleur , afin de se rappeler sans cesse la perte qu'il a faite de son unique ami. Don Bernard refuse son bien et essaye de le détourner de ce projet. Le marquis a fait demander secrètement sa fille. Elle est en partie témoin de ce qui se passe entre les deux amis. Don Juan se jette à ses genoux , lui demande pardon de ses projets outrageans , et la supplie de récompenser l'amour et les vertus de son rival. Dona Marthe paraît touchée. Le marquis exhorte don Bernard à espérer , et l'émotion de dona Marthe le lui dit encore mieux ; ce qui remplit de joie son ami don Juan ; mais rien ne peut le faire changer de résolution. La pièce finit , non par un mariage , comme tant d'autres ; mais il est facile de voir que don Bernard n'y perdra rien.

Cette comédie n'est pas sans défauts ; mais elle renferme des scènes intéressantes et d'heureux détails. On y trouve d'ailleurs de grands sacrifices , des sentimens élevés ; genre de mérite

qui aura toujours beaucoup d'ascendant sur les cœurs espagnols.

LETTRE V.

PRÉCIS DE LA VIE DU CID.

LORSQU'ON disait en France , pour exprimer la beauté de telle ou telle chose , *cela est beau comme le Cid* , on n'eût pas sans doute osé dire , le Cid est vrai comme l'histoire : il s'en faut bien cependant que Rodrigue et Chimène soient des personnages fabuleux. Corneille a usé des droits du poète ; il a rapproché certains événemens et créé quelques situations qui fortifient l'intérêt de son drame. Je vais dépouiller Rodrigue et Chimène de tout l'attirail de théâtre ; peut-être sauront-ils encore intéresser par eux-mêmes.

Rodrigue ou Roderic Diaz de Vivar , moins connu par son propre nom que par le surnom du *Cid Campeador* , naquit à Burgos vers l'an 1040. Il justifia de bonne heure les deux vers que Corneille lui fait débiter :

Je suis jeune , il est vrai ; mais aux ames bien nées ,
La valeur n'attend pas le nombre des années.

Cid, en langue moresque, veut dire seigneur, et *campeador*, en langue espagnole, signifie champion. Il n'avait que vingt ans, lorsque Ferdinand I^{er}, dit le Grand, roi de Castille et de Léon, l'arma chevalier dans la grande mosquée de Coïmbre, dont il avait fait une église. Ce prince regarda dès-lors Rodrigue, quoique très-jeune, comme le plus ferme appui de ses états. Deux ans après, il épousa Chimène, fille du comte de Gormaz, qu'il avait, dit-on, tué en duel. Si cette dernière circonstance est vraie, il faut croire que l'autorité souveraine influa beaucoup sur cette alliance, et que la différence des temps en amène beaucoup dans les mœurs. Quoiqu'il en soit, les richesses que Chimène apporta en dot à don Rodrigue, et les grands biens qu'il possédait par lui-même, le rendirent le plus puissant seigneur de toute l'Espagne. Il accompagna et servit puissamment le roi don Sanche dans cette fameuse bataille de Graos, où périt don Ramire, premier roi d'Aragon.

Don Sanche mourut assassiné au siège de Zamora, qu'il pressait vivement, ou plutôt qu'il allait prendre par famine. Les principaux habitans de cette ville étaient déterminés à se rendre, lorsqu'un nommé Bellido d'Olfos les exhorte à différer encore peu de jours, et leur promet de

faire lever le siège. On l'en crut, parce qu'on croit aisément ce qu'on désire. Bellido sortit secrètement de la ville et se glissa dans le camp du roi. Il parvint à obtenir une audience de ce prince et s'annonça auprès de lui comme un transfuge. Il lui dit qu'ayant conseillé à ses concitoyens de se rendre, ils avaient voulu attenter à ses jours; qu'il ne s'était échappé qu'avec peine, mais qu'il pouvait, dès ce moment, fournir au roi le moyen de s'introduire dans la ville. C'était par le canal d'une petite porte mal gardée et dont il serait facile de se saisir. Le roi en crut trop légèrement ce traître; il voulut même, pour que le secret en fût mieux gardé, aller seul avec lui reconnaître cette issue mystérieuse. Lorsqu'ils se trouvèrent éloignés de tous témoins, le perfide Bellido saisit le moment de le frapper par derrière, et le blessa si grièvement, qu'il mourut quelques heures après. L'assassin s'échappa sur-le-champ et rentra dans la ville. Don Alphonse, frère de don Sanche, était alors à Tolède, chez le roi Almenon, et s'y était réfugié en s'échappant du cloître où don Sanche l'avait contraint de se renfermer. Un bruit sourd se répandit que ce prince avait contribué à faire périr le roi son frère, et que Bellido ne l'avait assassiné que par son ordre. Ce bruit alarma les

Castillans. Alphonse , par le droit de sa naissance , allait devenir leur roi. Ils lui députèrent quelques personnages considérables pour lui dire qu'il pouvait venir prendre possession du trône de Castille ; mais ils exigeaient qu'avant d'y monter il se purgeât par serment du crime dont on l'accusait. Alphonse jugea à propos d'accepter cette condition , et il partit pour Burgos. Presque toute la noblesse castillanne s'y était rendue , et en particulier don Rodrigue. On mit en question qui oserait se charger de faire prêter au roi un serment si humiliant pour lui. Ce sera moi , dit *le Cid* ; et en effet le roi prêta serment entre ses mains. Ce fut dans l'église de Sainte-Gadée. Le *Cid* , portant le scrupule ou peut-être la fermeté un peu trop loin , osa exiger du roi qu'il répétât le même serment jusqu'à trois fois ; ce qui indisposa fortement ce prince contre lui. Les courtisans jaloux en profitèrent , et peu de temps après , Rodrigue jugea à propos de quitter la cour. Il ne fit sans doute que prévenir sa disgrâce ; mais il crut qu'il était indigne de lui de l'attendre.

Toutefois , en s'éloignant de son souverain , il ne cessa point de le servir. Il fit , avec l'aide de ses seuls vassaux , une guerre très-vive aux Sarrasins. Ses incursions chez eux étaient très-fré-

quentes et toujours suivies d'éclatans succès. Un plus grand triomphe l'attendait encore. Cinq rois Maures s'étaient ligués pour ravager ensemble la Rioja. Rodrigue marche à leur rencontre, les attaque, remporte sur eux une victoire complète et les fait tous prisonniers. Il leur rendit cependant la liberté; mais ce fut sous condition qu'ils payeraient au roi de Castille un tribut annuel. Tant de services importans, et tous si désintéressés, touchèrent le cœur d'Alphonse. Il rappela Rodrigue auprès de lui, et le chargea de recevoir lui-même, aux yeux de toute la cour, le tribut qu'il avait imposé aux cinq rois vaincus. Leurs députés, en saluant Rodrigue, le qualifièrent de *Cid*, et Alphonse voulut que par la suite il ne portât plus d'autre nom.

Mais l'affection d'Alphonse pour le *Cid* ne tarda point à se refroidir; tant il est difficile que les plus grands services fassent oublier la plus légère offense. Rodrigue se retira de la cour une seconde fois, et encore plus disgracié qu'à la première. Il crut même devoir se réfugier, avec la meilleure partie de ses vassaux, vers les confins de l'Arragon. Là, quoique fugitif, il se montra encore sujet fidèle; il continua de harceler les Maures, et toujours avec les mêmes succès. Il campait, pour l'ordinaire, dans les endroits les

plus escarpés , et par là rendait inutile la cavalerie des Musulmans. Les montagnes d'Albaracín et de Ternes ont fait pendant long-temps sa retraite. C'est de là que , suivi de ses troupes , il fondait comme un torrent dans les fertiles campagnes des Maures , et renversait tout ce qui s'offrait à son passage. On voit auprès de Ternes les ruines d'un fort qui porte encore de nos jours le nom du *Cid*. C'est encore de là qu'il écrivit , en 1094 , au roi Alphonse , pour lui faire part du projet qu'il avait formé d'assiéger Valence. Il demandait aussi à ce prince quelques troupes , qui lui furent envoyées. Presque toute la noblesse d'Espagne courut se ranger sous ses drapeaux et partager l'honneur d'une telle entreprise ; quelques-uns mêmes estimaient encore plus l'honneur de servir sous le *Cid*. Il eut dans cette expédition le même succès que dans toutes les autres : Valence fut emportée , et le vainqueur y fixa dès ce moment sa résidence. Il s'occupa du soin d'effacer dans cette ville toutes les traces de la domination des Maures , la repeupla d'Espagnols naturels , changea les mosquées en églises , et porta l'attention jusqu'à demander au roi et au primat de Castille un évêque pour cette ville , rendue par lui à ses maîtres et à sa religion. En un mot , il fit prendre à Valence
une

une forme toute nouvelle , et eut la gloire de lui donner jusqu'à son nom. Elle est encore appelée maintenant *Valence du Cid*.

Tant que Rodrigue vécut , les Maures ne songèrent point à le troubler dans sa nouvelle conquête. Chimène partageait avec lui ses momens de repos , comme elle avait partagé ses périls et quelquefois même ses travaux. Ni l'un , ni l'autre ne regretaient la cour , et l'on ne voit pas qu'ils y aient reparus jamais. Don Rodrigue était parvenu au point où l'on n'a besoin que de son propre lustre pour briller. Il continua d'avoir des ennemis ; c'est le sort des grands hommes ; et il eut de commun avec eux d'avoir pour admirateurs ceux mêmes qui le haïssaient.

Il mourut à Valence en 1099. Chimène eut la douleur de lui survivre ; mais elle eut la gloire de maintenir , pour un temps , sa dernière conquête. A peine le bruit de la mort du *Cid* s'était répandu , que les Maures de l'Andalousie formèrent le dessein de reprendre Valence ; ils ne comptaient plus y trouver de héros , ils y trouvèrent une héroïne. Chimène rendit tous leurs efforts inutiles , et don Alphonse ayant envoyé don Henri , son gendre , au secours de la veuve du *Cid* , les Maures levèrent le siège. Cependant elle jugea que la mort de son époux ferait

nécessairement retomber cette ville au pouvoir des Musulmans ; elle en sortit , et les Maures-la reprirent en 1102.

L E T T R E V I.

MONT-DE-PIÉTÉ. AUTRES SECOURS PÉCUNIAIRES.

LES Espagnols s'entr'aident volontiers. Celui qui a besoin trouve aisément à emprunter ce qui lui manque. Il règne même parmi eux, à cet égard, une confiance qui n'existe plus dans d'autres contrées. Il est rare qu'un Espagnol exige un billet de celui à qui il prête, et non moins rare qu'il accepte le billet que l'emprunteur veut lui faire ; mais, dans l'un et dans l'autre cas, il prête toujours sans intérêt. Il y a même encore en Espagne des contrées où la formule du billet est absolument inconnue. Celui qui emprunte regarderait cette précaution comme une défiance, et dès-lors comme un outrage.

Il existe dans les grandes villes, et en particulier à Madrid, une autre ressource pour

ceux qui ont besoin d'un secours prompt, certain et même secret ; c'est une sorte d'établissement qu'on nomme le *Mont-de-Piété*.

Tout particulier qui a besoin de telle ou telle somme , peut y porter quelque effet équivalent à l'emprunt qu'il veut faire , et cette somme lui est comptée sur-le-champ. Mais ce qui est bien digne de remarque dans l'établissement espagnol , c'est que si la somme empruntée n'égale pas celle de cent réaux , on n'exige de l'emprunteur aucun intérêt : il donne ce qu'il veut ; on ne lui fait là-dessus ni instances , ni contraintes. S'agit-il de fortes sommes , celui qui emprunte paie un modique intérêt pour l'année. Une partie de cet intérêt sert au paiement des officiers préposés pour l'estimation et la garde des effets en gage ; le surplus sert à de pieux emplois.

L'argent est à un taux très-moderé en Espagne , chose remarquable dans un pays bien moins commerçant que beaucoup d'autres. On ne paie à rente et à titre de cens qu'au denier 3 ; et une loi du royaume ne permet pas d'exiger davantage. Il est même fort commun de ne placer qu'à deux et demi. Le roi , en cas d'emprunt , ne paierait pas un intérêt plus fort. C'est à ce même taux , de deux et demi , qu'on vient de

donner à cens les biens des anciens Jésuites, évalués à plus de soixante millions de réaux.

L E T T R E VII.

D A N S E S . S É R É N A D E S .

LES dames Espagnoles ont le goût le plus vif pour la musique et pour la danse. De là vient que les femmes du commun , sans avoir appris ni l'une ni l'autre , dansent et chantent avec mesure. C'est sur-tout dans le royaume de Valence qu'elles réunissent le mieux ce double talent naturel. Un autre avantage qui les distingue, c'est que presque toutes sont belles, et que rien n'est plus rare, dans cette contrée, qu'une femme complètement laide. Mais , pour ne parler ici que de leur penchant pour la danse et pour la musique, je citerai le témoignage de milord Marshal.

Cet Ecossais célèbre , obligé de fuir pour un temps sa patrie, s'était réfugié dans le royaume de Valence ; il dit, dans une de ses lettres, qu'avec une seule guitare, accompagnée d'un violon, il mettrait en mouvement tout le gros bourg

d'*Aboraya*. Il ajoute qu'il se serait fait un scrupule de jouer de ces instrumens un jour de travail, attendu qu'il eût fait désertier aux habitans leurs occupations les plus indispensables, et même leurs repas.

Mais c'est principalement à la fin des jours de fêtes qu'ils se livrent à leur goût pour cet exercice; ils y emploient tout le reste du jour, et même toute la nuit. Que conclure de ce goût général des Espagnols pour la danse et pour la musique? Il semble démentir cette extrême gravité qu'on leur reproche. Peut-être cette gravité ne leur est-elle pas aussi inhérente qu'on le prétend. On sait que quand le plaisir parle, il ramène le naturel, et fait aisément disparaître tout ce qui n'est que convention.

Si je voulais, ajoute encore milord Marshal, vous représenter un jeune Espagnol du pays de Valence, je peindrais un homme habillé proprement et lestement, ayant à la main un bouquet de fleurs, qu'il garde pour sa maîtresse, et toujours prêt à danser au premier signal.

Tous les danseurs, hommes et femmes, s'exercent au son des castagnettes. On pourrait même dire que, dans certains cantons d'Espagne, on se fait des instrumens de tout ce qui tombe sous la main. En voici un que sa sin-

gularité m'engage à décrire; on le nomme *Zambonba*. C'est un pot de terre, et de la terre la plus commune, ayant environ six pouces de hauteur, moins large à son ouverture qu'à son centre, et se rétrécissant vers le pied. On couvre et bouche le vase d'un nouveau parchemin qu'on attache sur ses bords avec une ficelle; mais avant d'appliquer cette ficelle, on adapte vers le milieu un petit bâton qui s'élève d'un demi-pied, et qui est garni à sa base d'un pouce du même parchemin, fortement attaché avec un gros fil. C'est en tirant et en poussant ce même bâton qu'on parvient à arracher de cette machine rustique un son que les Espagnols trouvent assez agréable pour les faire danser, en été, des après-dîners entières, et souvent une grande partie de la nuit. Dans d'autres provinces, le tambour de basque est de la plus grande ressource pour la danse; dans quelques autres, c'est la musette. En un mot, pour qu'on ne dansât pas dans ces contrées, il ne suffirait point qu'il n'y eût pas d'instrumens, il faudrait que les habitans fussent paralytiques.

On a beaucoup parlé, dans divers écrits français et autres, des sérénades espagnoles; mais on n'a point tout dit sur ce sujet. Il est des cas où elles ne sont que l'effet d'une pure galan-

terie ; il en est d'autres où c'est un devoir. Par exemple , dans les villes , une bourgeoise qui va se marier se croirait offensée si son futur ne faisait pas venir , peu de jours auparavant , une troupe de musiciens sous le balcon de la chambre où elle couche. On y exécute , durant une heure , des morceaux de symphonie et de chant , dont les paroles sont , pour l'ordinaire , relatives à la personne à qui l'on donne la sérénade , et , le plus souvent , faites pour elle.

Lorsqu'il s'agit de mariages du peuple , le futur va lui-même , avec la guitare , chanter quelques couplets sous la fenêtre de celle qu'il doit épouser.

Voici un autre usage presque général en Espagne , et qu'il serait bien plus dangereux d'enfreindre que les précédens , c'est que du jour qu'il a été question de mariage , le futur ne doit plus se présenter seul chez celle qu'il recherche : si le contraire arrive , et que le mariage n'ait point lieu , la future risque fort de ne jamais trouver un autre époux. Il a fallu recourir à un expédient pour adoucir un usage si rigoureux. On permet à la jeune personne promise de se tenir , la nuit , à un balcon assez élevé , et au jeune homme de venir se placer au-dessous , pour lui parler ; mais il est dans la rue : toute communication entr'eux est impossible , et la dis-

tance à laquelle ils sont l'un de l'autre, les oblige même de parler assez haut pour être entendus des voisins.

Il existe encore, au sujet des mariages espagnols, un autre usage. Il doit plus étonner là que s'il existait ailleurs. Cette loi (car c'en est une) autorise toute jeune espagnole, n'eût-elle que douze ans, mais accomplis, à épouser l'homme qui lui plaira le mieux, sans être obligée de solliciter ni d'obtenir l'aveu de ses propres parens. Un jeune homme qui a passé quatorze ans, jouit du même privilège. Le seul cas où l'opposition de l'une ou de l'autre famille puisse être admise, c'est lorsque cette alliance compromet son honneur. La différence d'extraction ne suffit pas. Cependant les futurs époux sont astreints à certaines formalités préliminaires. Il faut que le magistrat (supposez un de nos commissaires de police) retire la jeune personne de la maison paternelle ; qu'il la mette en dépôt, et sans nul intervalle, dans une maison religieuse, ou dans tout autre asyle également sûr. On la mène peu de jours après à l'église, où la cérémonie du mariage se fait à l'instant même. Je joindrai à ma prochaine lettre une anecdote qui vous fera mieux connaître la force de cet usage, que toutes mes observations ne pourraient le faire.

LETTRE VIII.

MAISONS DE PLAISANCE DES ROIS D'ESPAGNE.

JE viens de parcourir toutes les maisons de plaisance du roi catholique. Je n'entends point avoir perdu mes pas ; tirez-en le parti que vous pourrez.

Je me rappelle même que je ne vous ai point encore entretenu du principal palais du roi , de celui de Madrid. Il a été reconstruit tout à neuf, et n'est achevé que depuis peu. C'est un des plus beaux monumens de l'Europe. Il réunit la magnificence des ornemens au bon goût de l'architecture.

A peu de distance de ce palais , on voit le *Casa del Campo* , charmante maison de campagne dont le roi Ferdinand faisait ses délices. Rien n'a été négligé pour l'embellir. Ce sont des beautés moins imposantes que celles du grand palais ; mais peut-être n'en sont-elles que plus agréables.

Le Prado est un ancien château où le roi d'Espagne passe environ six semaines , dans le cours

de février et de mars. La situation est des plus commodes pour la chasse au sanglier.

Le palais d'Aranjuez est celui que la cour d'Espagne habite au printemps. Il est richement décoré ; mais ses plus beaux ornemens proviennent de ses bosquets délicieux , et de l'ingénieux parti que l'on a su tirer des abondantes eaux du Tage.

Saint-Ildefonce, autre palais où le roi d'Espagne passe l'été, renferme des jardins encore supérieurs à ceux d'Aranjuez, et dignes d'entrer en comparaison avec ceux de Versailles. Il semble que Philippe V, qui a fait construire les premiers, ait voulu encore renchérir sur les grandes vues et les excessives dépenses de son aïeul.

On a tant écrit sur l'Escorial, qu'on m'a ravi les moyens de vous en parler. C'est un beau palais qui semble être attaché à un magnifique cloître, tandis que le cloître ne devrait tout au plus former que l'accessoire du palais.

LETTRE IX.

DON PHILIPPE ET DONA CÉCILIA ,

NOUVELLE ESPAGNOLE.

L'AMOUR sait tout rapprocher ; il se joue des distinctions de rang , de fortune et de naissance : il ne consulte point les usages pour assortir les cœurs , et le plus souvent il s'amuse à dérouter toutes les conventions de la politique.

Le marquis de Peralvo tenait à Madrid un rang très-distingué. Son père avait rendu à Charles II , dernier roi de la branche d'Autriche, les services les plus importans , et le prince l'en avait récompensé d'une manière digne de lui. Le fils jouissait d'une fortune considérable , et n'avait pour héritière qu'une fille unique. Elle se nommait dona Cécilia. On la citait parmi les plus belles personnes et les plus riches partis de la capitale. Sa mère, femme vertueuse et respectée, était morte en lui donnant le jour , et le père la destinait au fils d'un de ses amis ,

aussi riche qu'elle , et d'une naissance égale à la sienne.

Ce n'était encore qu'un projet , et le marquis n'avait même pas cru devoir en faire part à sa fille , qui touchait à peine à sa quinzième année. Il croyait le cœur de dona Cécilia parfaitement libre ; mais l'amour en avait déjà disposé. Elle fréquentait souvent , accompagnée d'une de ses parentes , les belles promenades des environs de Madrid. Ce sont de grandes allées bien plantées d'arbres , décorées d'une riche verdure , et qui , dans les beaux jours , deviennent le rendez-vous de ce que la cour a de plus brillant. Les dames s'y promènent en voiture , les cavaliers les suivent à pied et causent à la portière. Il n'y a pas encore long-temps qu'ils pouvaient s'y rendre *embocados* , c'est-à-dire , avec un manteau qui couvre tout le corps et un chapeau rabattu. C'était même le costume que l'amour adoptait le plus volontiers , tant pour se déguiser que pour se produire. On pouvait , au moyen de cette sorte de négligé , rester inconnu aux regards indifférens et se faire aisément reconnaître de celle à qui on voulait plaire.

Parmi le nombre des jeunes cavaliers qui abordaient journellement le carosse de dona Cécilia , elle en distingua un par-dessus tout

autre. Il était un des mieux faits d'entr'eux, et toujours le plus assidu auprès d'elle. Il eut lieu de juger que cette assiduité ne lui déplaisait point ; il était lui-même trop épris pour n'être pas enchanté de la découverte ; mais il ne s'en crut pas plus voisin du bonheur. Sa fortune était des plus bornées , quoique son extraction fût noble , et il n'ignorait pas les grandes richesses de dona Cécilia. Il connaissait son père, chez lequel cependant il n'avait été admis qu'une fois, et cette fois unique lui avait suffi pour apercevoir, pour admirer, pour aimer dona Cécilia. Le cœur, en amour, ne calcule point les difficultés ; il s'affecte, il se pénètre, et laisse au temps le soin d'applanir les obstacles.

Don Philippe de Naxera, c'est le nom du jeune Espagnol, s'était encore présenté plusieurs fois depuis chez le marquis de Peralvo, à qui il était recommandé ; mais toujours quelque circonstance l'avait empêché d'y être admis. Il s'aperçut que dona Cécilia fréquentait souvent les promenades : ce fut pour lui une raison de s'y rendre tous les jours. Il crut devoir faire usage de l'*embocado*, et cette espèce de déguisement ne lui fit rien perdre aux yeux de celle qu'il voulait intéresser.

Mais une conversation entre-coupée, faite au

milieu d'une promenade, à la portière d'une voiture et en présence d'une parente qui peut l'écouter ; une telle conversation exclut certains détails bien précieux pour des amans. L'amour est presque toujours muet en présence de témoins. Don Philippe résolut de mettre fin à cette contrainte, et le hasard favorisa encore son projet.

Il avait appris que le marquis de Peralvo cherchait, dans Madrid, un secrétaire capable de mettre en ordre les archives de sa maison. Un tel emploi était bien inférieur à don Philippe ; mais il le rapprochait de dona Cécilia. Il n'hésita point à le demander, et eut la satisfaction de l'obtenir.

Dona Cécilia n'était point prévenue de cet arrangement. Quelle fut sa surprise de reconnaître, dans un homme aux gages de son père, l'amant à qui elle avait donné son cœur. Elle soupçonna d'abord, dans cette aventure, quelque stratagème de l'amour ou quelque bizarrerie de la fortune. Dans le dernier cas, elle plaignait don Philippe ; dans l'autre, elle n'osait encore l'approuver. Plusieurs jours s'écoulèrent même sans que don Philippe eût aucune raison de lui dévoiler cette énigme. Ses regards parlaient et n'étaient qu'à demi entendus ; tout entretien parti-

culier devenait impossible ou eût été suspect. On sent combien une telle contrainte fatiguait les deux amans. Ils regretaient en quelque sorte la liberté des promenades ; mais l'approche de l'hiver les avait fait désertter. Sans cette circonstance, peut-être, don Philippe eût-il encore hasardé d'aborder le carosse de la belle espagnole. Il crut, d'un autre côté, devoir s'occuper fortement à remplir les vues du marquis, et il y parvint. L'amour est un grand maître, dans toutes les sciences, dans tous les arts ; il fait du forgeron un peintre (*) et du peintre un orateur. Le marquis, enchanté de l'intelligence de son nouvel archiviste, se félicitait d'une telle acquisition. Il en parlait un jour à sa fille, et s'étendait avec complaisance sur l'éloge de don Philippe. Dona Cécilia saisit un moment pour questionner son père sur l'extraction du jeune espagnol. Il est bien supérieur à sa place, lui dit le marquis ; sa famille est noble. Il me fut adressé, à son arrivée à Madrid, par don Michel de Colindre, né comme lui à Burgos, et qui m'instruisit parfai-

(*) Le Guiatin, ou le maréchal d'Anvers, devint, en peu de temps, un peintre habile, parce que sa maîtresse l'obligea de quitter l'enclume pour le che-valet.

tement de tout ce qui le regarde : la perte d'un procès a causé celle de sa fortune, et je désire ardemment pouvoir la rétablir.

Donna Cécilia écoutait avidement ce discours ; il s'accordait trop avec ses propres désirs pour qu'elle n'en étendît pas encore le sens ; mais elle n'en désirait que plus vivement d'avoir un entretien particulier avec don Philippe. Une telle occasion ne peut manquer de naître, quand on la cherche des deux parts, et enfin elle se présenta. Les discours sont serrés quand les momens sont courts. Don Philippe exposa rapidement à dona Cécilia le motif qui l'avait amené jusque dans la maison de son père. Je n'étais sûrement pas né, poursuivit-il, pour briguer l'emploi que j'occupe ; mais il me rapproche des lieux où vous êtes ; je le préfère aux postes les plus brillans. Hélas ! qu'espérez-vous, lui dit en soupirant dona Cécilia ? Je n'en sais rien, reprit-il ; mais je vous vois, et mon désespoir serait au comble si ce bonheur m'était ravi. Le temps nous est cher, poursuivit dona Cécilia ; ainsi je ne le perdrai point à dissimuler. Je vous ai donné mon cœur, mais vous m'avez mise hors d'état de vous offrir ma main. Vous habitez la maison de mon père, vous êtes au nombre de ses officiers ; vous ne pouvez devenir mon
époux,

époux, sans renoncer à votre patrie. Vous savez combien la loi est précise à cet égard. Il dépendrait de mon père de ne point la réclamer ; mais ne doutons point qu'il la réclame, et qu'il n'use de ses autres droits avec une rigueur égale à son mécontentement.

Eh ! que m'importe, s'écria don Philippe avec transport ; que m'importe où je vive, pourvu que ce soit avec vous ? Que m'importent vos richesses, pourvu que j'obtienne votre cœur et votre main ? C'est ce que votre père ne peut empêcher, si vous êtes vous-même bien décidée à m'accorder l'un et l'autre : et quant aux événemens, je suis tout prêt à les braver, si vous avez le courage de ne pas les craindre.

Je ne crains, reprit dona Cécilia, que de causer une douleur trop vive à mon père et de vous entraîner dans des malheurs que vous pourriez me reprocher un jour. . . . Ne redoutez point cette ingratitude et cette lâcheté de ma part, s'écria don Philippe ; je vous réponds de ma fermeté comme de mon amour.

J'exige, lui dit-elle, que vous y réfléchissiez encore quelque temps. Qui sait même si l'on ne parviendrait point à gagner mon père ? Il m'aime et vous avez acquis son affection. Je serais au

comble du bonheur , si je pouvais faire le vôtre sans altérer le sien.

A ces mots , elle lui tendit une main qu'il baisa avec transport ; mais un bruit qui se fit entendre les obligea de se séparer promptement.

Les craintes de Cécilia étaient fondées sur plus d'un motif. La même loi qui permet à une fille de se marier sans l'aveu de ses père et mère , interdit à tout homme qui leur est attaché le droit de devenir époux. Il ne peut enfreindre cette loi sans s'exposer à être exilé de toute l'Espagne , si le père ou la mère de celle qu'il a épousé réclame contre cette alliance. Ils ont de plus le droit de déshériter leur fille , et cette dernière loi a lieu dans tous les cas où le mariage se fait sans l'aveu paternel.

Il est rare que tous ces motifs en imposent à de jeunes cœurs fortement épris. On brave la loi , et il arrive souvent que la bonté paternelle en tempère la rigueur. Dona Cécilia s'occupait des moyens d'amener son père à ses vues , et faisait des vœux pour n'être point obligée de contrarier les siennes ; mais celles du marquis étaient bien différentes. Il songeait réellement à marier sa fille avec le gentilhomme qu'il lui destinait depuis long-temps. Rapports de nais-

sance et de fortune entre les deux futurs , amitié constante entre les deux pères , tout engageait celui de dona Cécilia à ne point différer une alliance qui lui semblait si bien assortie. Il fait un jour venir sa fille , et lui annonce en particulier les vues qu'il a pour son établissement très-prochain. Il fait l'éloge du parti qu'il lui destine , sans toutefois lui rien prescrire d'absolu à cet égard. Dona Cécilia pâlit à cette proposition ; mais elle dissimula une partie de sa répugnance ; elle eût craint d'en faire soupçonner la cause ; d'un autre côté , voyant que le marquis , sans lui rien prescrire , tenait absolument à son projet , elle se borna à demander quelque temps pour se résoudre. On lui accorda quinze jours , qu'elle résolut d'employer à toute autre chose.

Il fut aisé à don Philippe , en l'apercevant , de remarquer l'excès de son trouble. Nous sommes perdus , lui dit-elle tout bas , si nous ne parvenons à parer le coup qui nous menace : elle ne put lui en dire davantage , tant les entretiens particuliers étaient pour eux difficiles. Ce ne fut même que deux jours après qu'ils parvinrent à se parler sans témoins. Là , dona Cécilia , les yeux en larmes , fit part à son amant de l'entretien qu'elle avait eu avec son

père. J'ai vu, poursuivit-elle, que toutes mes remontrances deviendraient inutiles; c'est un parti pris, un arrangement qu'il serait impossible de faire changer.... Je suis donc perdu, s'écria don Philippe en l'interrompant! Je ne survivrai point au malheur de voir qu'un autre vous possède. Je vais disparaître et mourir.

Ecoutez-moi, reprit dona Cécilia, il ne s'agit plus d'hésiter. Je vous donne ma main, prenez les arrangemens que l'usage exige en pareille circonstance; peut-être, lorsque nous serons époux, mon père avouera-t-il que vous êtes digne de mon choix. Si, au contraire, son courroux ne peut être fléchi, j'en partagerai avec vous les suites. Je vous aiderai à les supporter, et mes disgraces seront peu sensibles, si j'ai le bonheur d'adoucir les vôtres.

Don Philippe était trop ému, trop passionné, trop effrayé, pour songer à combattre cette résolution; quand l'amour craint de tout perdre, il ne songe plus à rien ménager. Les deux amans convinrent entr'eux que le jour suivant don Philippe sortirait, sous prétexte de quelques affaires, mais uniquement pour assurer leur union. Si quelque circonstance la traverse, disait dona Cécilia, au moins le projet en sera-t-il connu; il écartera de moi à jamais tout aspi-

rant; et si j'ai le malheur de n'être point à vous, je n'aurai point celui d'être à aucun autre.

Le jour suivant, don Philippe sortit d'assez grand matin; il se rendit chez le grand-vicaire, à qui il fit part du dessein qu'il avait d'épouser dona Cécilia, et du consentement qu'elle-même y donnait par écrit. Cette démarche n'étonna point le grand-vicaire; on en faisait souvent de pareilles auprès de lui, et jamais il n'y opposait d'obstacles. Quand l'heure qu'il jugea convenable fut arrivée, il monta dans un très-beau carosse et se rendit chez le marquis de Péralvo: c'était à l'heure même du dîner, moment où l'on était sûr de trouver dona Cécilia avec son père. Elle était dans un saisissement difficile à peindre, et elle pensa s'évanouir en voyant l'ecclésiastique entrer. Il demanda au marquis si c'était là sa fille? Le marquis, effrayé de la question, n'y répondit qu'en hésitant. Dona Cécilia allait se jeter aux genoux de son père, mais ses regards indignés l'effrayèrent au point qu'elle sortit subitement accompagnée du grand-vicaire. Il la conduisit dans un couvent de Bernardines, où elle devait rester trois ou quatre jours. Ce temps était destiné à la publication des premiers bans, et à quelques autres préliminaires indispensables.

Qu'on se figure l'accablement et la douleur du marquis, après un tel événement? Son indignation redoubla lorsqu'il sut que don Philippe de Naxera était l'époux que sa fille s'était choisi. Il gémissait de se voir trahi par deux personnes qui lui étaient également chères; mais il résolut de punir don Philippe, et d'user des moyens qui lui en étaient offerts par la loi même. Cependant le mariage s'accomplit: car aucune loi n'autorisait le marquis à y mettre opposition. Les deux amans furent unis à la grille même du couvent où dona Cécilia avait été transférée, et de-là ils se retirèrent dans un appartement qu'avait fait préparer don Philippe.

Ce n'est pas dans ces momens de bonheur qu'on s'occupe des disgraces dont on est menacé. Don Philippe se préparait à conduire sa nouvelle épouse dans une terre qu'il avait aux environs de Burgos, seuls débris qui lui restaient d'une assez grande fortune. Là, ils espéraient vivre heureux l'un et l'autre, supposé qu'on leur laissât la liberté d'y vivre. Don Philippe était à chaque instant menacé de bannissement, et rien ne pouvait l'en garantir, si le marquis s'obstinait à l'exiger. Sa fille lui écrivit une lettre tendre, soumise et pathétique. Elle lui rappelait tout ce que lui-même lui avait dit en faveur

de don Philippe, sur son mérite, sa naissance, et le désir qu'il avait de le voir plus heureux.

« Il l'est, poursuivait-elle, et je serais moi-même constamment heureuse, si le malheur de vous avoir déplu n'empoisonnait cette félicité : rendez-moi le meilleur des pères ? Jamais rien n'a pu, ni ne pourra vous enlever la tendresse de votre fille ; vous la partagerez sans cesse avec mon époux, comme je veux partager à jamais son bonheur et ses disgraces.

Cette lettre toucha vivement le marquis ; d'autres sollicitations s'y joignirent. Il sentit de jour en jour son courroux s'affaiblir et sa tendresse renaître. Enfin, il pardonna aux deux jeunes époux, les rappela auprès de lui, et leur fit part de sa fortune. Il mourut un an après, et la leur laissa toute entière. Ils continuèrent d'en faire un usage noble et généreux. L'union de leurs cœurs ne s'est point démentie. Elle servirait même à prouver qu'une loi sujette à certains inconvéniens, peut aussi quelquefois en prévenir d'autres.

LETTRE X.

COURSES DE TAUREAUX.

JE viens, mon ami, d'assister à une course de taureaux. C'est, de tous les spectacles, celui qui intéresse le plus les Espagnols. On en parle beaucoup en France, mais il n'y est connu que très-imparfaitement. Rien ici ne ressemble à notre dégoûtant combat du taureau. On ne voit point cet animal assailli par une troupe de dogues, qu'il fait sauter en l'air ou qu'il éventre, tandis que les autres le déchirent : c'est un combat à toute outrance entre un taureau furieux, et qui a toute sa vigueur, contre un homme vêtu à la légère, et armé encore plus légèrement. Il est infiniment rare que le combat finisse sans que le taureau reste étendu mort sur l'arène.

La course que j'ai vue s'appelle *fête royale* ; le roi y assistait avec toute la cour. C'est l'usage, en pareil cas, que les taureaux ne soient combattus que par des gentilshommes, souvent de la plus haute distinction. Le roi, pour cette fois

ne l'a permis qu'à un très-petit nombre. Ils ont été promptement remplacés par des hommes qui s'exercent journellement à ce métier hasardeux.

On avait élevé, dans une grande place parfaitement carrée, quatre à cinq rangs de gradins décorés de balcons. La galerie destinée pour la cour était très-vaste et magnifiquement décorée. Là, se trouvaient les grands de l'Etat, les ministres, les tribunaux supérieurs, ainsi que les membres de l'académie de la langue espagnole et de l'histoire. Les autres balcons étaient occupés par une multitude infinie de personnes des deux sexes et de différens états.

La place qui devait servir de lice aux combattans était couverte de sable, et parfaitement unie d'un bout à l'autre. Il est, pour l'ordinaire, permis à chacun de s'y promener à pied, avant que la course des taureaux commence. On en sort à certain signal, et alors deux douzaines de gens qui doivent combattre s'en emparent. Ils sont lestement habillés, n'ayant pour tout vêtement qu'une culotte et une courte veste de soie, avec une bande de pareille étoffe qui leur sert de ceinture. Ils ont, de plus, un petit chapeau surmonté quelquefois d'une longue plume, comme en portaient anciennement les Espagnols.

Les gentilshommes qui doivent combattre sont montés sur de très-beaux chevaux , richement caparaçonnés , et suivis de beaucoup de domestiques à pied , qui doivent les secourir au cas que leur cheval s'abatte , ou soit blessé par le taureau. Ces combattans nobles sont vêtus magnifiquement , mais dans le costume ordinaire , et coiffés d'un chapeau garni de hautes plumes très-éclatantes. Ils ont pour unique arme une courte lance armée d'un fer aigu , et avec laquelle il est de leur honneur de tuer le taureau , soit en la lui plongeant dans la gorge , soit en lui perçant le cœur.

On a soin , pour ces sortes de fêtes , de faire venir les taureaux les plus sauvages. Ils ont été élevés dans les forêts , où rarement quelque figure humaine a pu frapper leurs regards ; et pour les empêcher même de s'accoutumer tant soit peu à la vue des hommes , on prend la précaution de ne faire voyager ces taureaux que la nuit. Sont-ils arrivés , on les enferme dans une espèce de cabane jusqu'au moment de la course ; et , dans cet instant même , on a soin encore de les aiguillonner pour les rendre plus furieux. Alors , au signal que donne le roi , et que les timbales et les fifres annoncent au guichetier , celui - ci ouvre la porte de la cabane ,

se cache promptement , et le taureau s'élance dans l'arène tout écumant de rage. Le cavalier l'attend , non pas directement en face , mais un peu à côté de la ligne qu'il a commencé à décrire ; il saisit le moment , et porte au taureau un coup de lance qui , pour l'ordinaire , est mortel. Quelquefois même il ose jouer avec cet animal furieux , et différer l'instant de sa mort. Quelquefois aussi il se trompe dans sa combinaison , ne s'écarte point assez de la ligne , et cette méprise lui est toujours funeste. On a vu , dans les occasions , le taureau renverser en même-temps le cheval et le cavalier , blesser , et quelquefois tuer l'un et l'autre.

Les combattans à pied sont armés d'une petite baguette d'environ une demi-aune de long et garnie au bout d'un crochet de fer. Ils tâchent de faire entrer ce crochet dans quelque partie de la tête du taureau , ce qui redouble encore sa furie ; il revient , et le champion saisit le moment de lui enfoncer un stylet dans la tête ou dans le cœur. On voit souvent de ces hommes attendre de pied ferme , au milieu de la place , le taureau qui vient à eux comme une foudre ; et lorsqu'il baisse la tête pour les attaquer , ils profitent de cette attitude , placent leur pied gauche entre ses cornes , lui enfoncent , dans un œil , ou autre part , la

baguette à crochet dont ils sont armés, et sautent légèrement par-dessus cet animal.

On voit d'autres champions qui affrontent le taureau le plus furieux, n'ayant dans les mains qu'un petit manteau de soie, qu'ils tiennent, à peu près, étendu dans toute sa largeur. Ils s'opposent à ses attaques en effaçant le corps; l'animal fond, avec impétuosité, sur cette bande-roule flottante; il revient, s'épuise en efforts superflus, et tombe de fatigue sur l'arène; alors le coureur s'élançe sur lui et le tue d'un coup de stylet.

Mais lorsqu'avec ces différens manèges on ne parvient pas à tuer le taureau dans l'espace d'un quart-d'heure, on fait signe de le mettre à mort avec une large épée, qu'on tient prête à cet effet. Un des combattans à pied s'en saisit, se place avantageusement, et manque rarement son coup. On fait paraître successivement différens taureaux, contre lesquels on s'exerce dans toutes ces différentes manières.

Environ une heure après que la course a commencé, on sert à toute la cour et à tous ceux qui ont été admis dans la galerie royale, des rafraichissemens de toute espèce, et avec une telle profusion, que chacun peut en faire part aux loges voisines.

La course dure encore environ une heure et et demie, après quoi l'assemblée se retire plus ou moins satisfaite. Le peuple est toujours content, sur-tout si les taureaux ont été *braves*; c'est-à-dire, s'ils ont franchi les barrières qui bordent les gradins du théâtre, ou même s'ils ont blessé quelques-uns de ceux qui combattaient contre eux; tant l'habitude, jointe à certaine ivresse qui accompagne toujours les divertissemens publics, a, au moins pour le moment, plus d'empire sur certains hommes que la voix même de l'humanité.

On a plus d'une fois condamné ce genre de spectacle, si cher aux Espagnols; on le compare à ces jeux cruels où les Romains obligeaient leurs esclaves, et souvent leurs prisonniers, à lutter contre des bêtes féroces; mais chez eux cet acte de vigueur était forcé: en Espagne, il est volontaire. C'était l'autorité qui ordonnait les combats dans Rome; et à Madrid, on regretterait que l'autorité voulût les prescrire.

L E T T R E X I.

F O R C E S D E T E R R E E T D E M E R

JE me suis, mon ami, procuré l'état des forces de terre et de mer qu'entretient aujourd'hui l'Espagne. Je vous garantis son exactitude. Cette raison vous aidera à supporter la longueur de ma lettre.

Je commence par les troupes de terre, et en particulier par la maison du roi.

Ce corps doit, en grande partie, son existence à Philippe V. Ce prince créa, en 1704, trois compagnies de gardes-du-corps; l'une espagnole, une autre italienne, et la troisième flamande. Elles ont toutes trois le même uniforme, savoir: l'habit et le manteau bleus, la veste et les paremens d'écarlate, le tout galonné en argent, et les boutons de même métal. On distingue ici, comme en France, ces compagnies à la bandouillère. Celle des Espagnols est parsemée de carrés rouges; celle des Italiens de carrés verts, et la Flamande de carrés jaunes. Chacune de ces compagnies a un capitaine, un lieutenant, un sous-lieutenant

et un enseigne ; ces différens emplois sont remplis par des personnes de la plus haute naissance.

Il y a de plus la compagnie des *alabardiers*, qui est une quatrième compagnie des gardes. Elle fut créée en 1707, et porte le même uniforme que les trois précédentes, excepté seulement que ses paremens sont ouverts. Elle est conduite par un capitaine, un lieutenant et un sous-lieutenant, qui sont des gens aussi de grande qualité.

On avait créé, dès 1704, un régiment de gardes-espagnoles à pied. Il est composé de six bataillons, et a pour uniforme à peu près celui des gardes-françaises. Les gardes-valonnes, autre régiment créé en 1704, composent de même six bataillons, et portent le même uniforme que celui des gardes-espagnoles. Ces derniers ont en outre deux compagnies de cadets, où presque tous les fils des grands d'Espagne font leur premier apprentissage militaire.

Il faut comprendre encore, dans la maison du roi d'Espagne, une brigade de carabiniers-royaux. Elle est composée de quatre escadrons, et ne fut créée qu'en 1730. Son uniforme est : habit, manteau et culotte bleus ; veste et paremens d'écarlate, avec boutons, boutonnières et galons d'argent. On ne détaille ces différens uni-

formes que pour en mieux faire sentir l'analogie avec une grande partie de ceux de la maison du Roi de France. Il paraît que Philippe V l'avait ainsi voulu, et que cette ressemblance n'est point l'effet du hasard.

Passons aux régimens qui composent spécialement le fond de l'infanterie espagnole. Ils sont tous de deux bataillons. Vient d'abord le régiment du Roi, dont la création est de temps immémorial. On se rappelle mieux ses services que son institution. Nous allons citer les autres selon l'ordre des temps où ils furent établis, savoir : le régiment de Lombardie, créé en 1537 ; ceux de Galice, de Savoie et de la Couronne, créés dans la même année ; celui d'Afrique, en 1559 ; celui de Zamore, en 1580 ; celui de Soria, en 1591 ; celui de Cordoue, en 1650 ; celui de Guadalaxara, en 1657 ; celui de Séville et celui de Grenade, dans la même année ; celui de Victoire, en 1658 ; celui de Lisbonne, en 1660 ; celui d'Espagne, créé dans la même année ; celui de Tolède, en 1661 ; celui de Majorque, en 1682 ; ceux de Burgos, de Murcie et de Léon, en 1694 ; celui d'Irlande, en 1698 ; ceux des Cantabres et des Asturies, en 1705 ; de même que celui qui réside à Ceuta ; celui de Navarre, en 1705 ; celui d'Hibernie et celui d'Oltonia, en 1709 ; celui d'Arragon,

d'Arragon, en 1711 ; celui qui est à demeure à Oran, en 1733 ; celui de Volontaires d'Arragon, ainsi que le premier et le second régiment de Catalogne, en 1762 ; celui d'Amérique, en 1764 ; ceux du Prince et de la Princesse, en 1766 ; et celui d'Estramadure, créé dans la même année.

Il y a en outre deux autres régimens d'infanterie italienne, dont l'un est celui de Naples, créé en 1572 ; et l'autre celui de Mila, créé en 1704.

Il y a encore plusieurs régimens d'infanterie valonne, tels que celui de Flandres, créé en 1596 ; celui de Brabant, en 1719 ; celui de Bruxelles, en 1734 ; sans compter le régiment des Volontaires Étrangers. Enfin l'on compte au service d'Espagne quatre régimens Suisses : le régiment de Buch, créé en 1734 ; celui de Saint-Gall-Dunant, et ceux de Betschard et du baron de Réding, créés tous trois en 1742. Voilà quarante-six régimens d'infanterie, qui forment, sans compter ceux de la maison du roi, quatre-vingt-douze bataillons et, cent quatre compagnies, si l'on y comprend les premiers.

Quant aux régimens de cavalerie, ils sont de quatre escadrons chacun. Le premier, et même le plus ancien de tous, est celui du Roi ; il fut créé en 1538 ; celui de la Reine, qui ne fut créé qu'en